ISAAC BLÜMCHEN

LE DROIT

DE LA

RACE SUPÉRIEURE

---

50 centimes

CRACOVIE
ISIDOR-NATHAN GOLDLUST, Éditeur
1914
De notre ère, 5674

ISAAC BLÜMCHEN

LE DROIT
DE LA
RACE SUPÉRIEURE

---

50 CENTIMES

CRACOVIE
ISIDOR-NATHAN GOLDLUST, Éditeur

—

1914
De notre ère, 5674

1

DU MÊME AUTEUR :

A NOUS LA FRANCE ! . . . . 1 fr.

PARAITRA PROCHAINEMENT

Comment nous tenons les Français

LE DROIT

DE

la Race Supérieure

I

Enfin, le peuple juif est maître de la France.

Les gouvernements et les nations reconnaissent le fait officiellement.

Alphonse XIII, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, est venu en France au mois de novembre 1913. Il est allé chez le président Poincaré, pour une partie de chasse à Rambouillet. Mais il est allé chez notre Edouard de Rothschild pour traiter des affaires de l'Espagne avec la France.

Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, hôte d'un Juif ! Charles-Quint, Philippe II, Henri IV, n'avaient pas prévu ça.

Lorsque Carlos de Portugal accrochait le grand cordon de l'Ordre du Christ après un Rothschild, il ne prostituait au Juif que son Dieu ; Alphonse XIII s'est prostitué lui-même.

Ferdinand, tsar de Bulgarie, des maisons d'Orléans et de Cobourg, venant en France pour traiter des affaires de son pays, n'avait pas

même rendu visite au président Fallières : il était allé directement chez notre Joseph Reinach, et il y avait trouvé les ministres de la République (1).

Notre conquête est désormais un événement accompli.

J'ai expliqué (2) que nous ne voulions pas « faire sortir de France les Français », comme l'ont dit témérairement quelques-uns des nôtres, exaltés par la victoire. Nous ne supprimons que les Français rebelles à notre domination, c'est-à-dire une poignée d'énergumènes. La masse docile et laborieuse des indigènes nous est nécessaire, ainsi que les Ilotes étaient nécessaires aux Spartiates en Laconie et que le Hindous sont nécessaires aux Anglais en Hindoustan.

Il nous suffit de tenir en main les rouages directeurs du pays et d'exercer le commandement.

---

(1) Lorsque la police de la République se décida à perquisitionner chez Reinach, le bandit des *Chemins de fer du Sud*, du *Panama* et des *Lits Militaires*, elle y trouva des dossiers diplomatiques que le Ministère des Affaires étrangères avait refusé de communiquer à la commission parlementaire « en raison du Secret d'Etat ». Nos secrets d'Etat sont en sûreté chez les Reinach (de Frankfurt-am-Mayn).

(2) Voir *A nous la France!*

Nous pouvons l'exercer au grand jour. Pendant les trente premières années de la République, nous avons dissimulé notre puissance et nos progrès ; avec le XXᵉ siècle, l'ère juive s'est ouverte ; nous régnons, et nous entendons que le monde le sache.

Nous régnons sur la France en vertu du même droit qu'ont invoqué les Européens pour anéantir les Peaux-Rouges et pour asservir les Cafres ou les Congolais : *le droit de la race supérieure* sur une race inférieure. C'est une loi de nature.

La supériorité de la race juive et son droit à la domination sont établis par le fait même de cette domination. Les vaincus s'inclinent devant l'évidence.

L'indigène français ne manque pas d'une certaine intelligence. Il commence à comprendre ce qu'il peut gagner en acceptant l'inévitable. Il sollicite nos enseignements, nos conseils, nos impulsions dans tous le ordres d'activité politique, économique, artistique, philosophique, littéraire.

C'est à l'école primaire, au lycée, à la Sorbonne, dans les grands établissements d'enseignement supérieur, que se forment toutes les classes de la nation, que la plèbe acquiert les quelques notions sur lesquelles elle vivra toute sa vie, et que la bourgeoisie amasse les idées qu'elle tient ensuite pour définitives.

Sagement, nous nous étions emparés de l'Instruction publique à tous les degrés, avant de démasquer notre dessein politique.

L'Université, ses conseils, ses programmes, sont entre nos mains ; les plus modestes manuels de l'école primaire comme les chaires les plus orgueilleuses des Facultés subissent notre censure. A l'Ecole Normale supérieure comme à l'Ecole Polytechnique, nos hommes contrôlent tout, décident de tout. Une grande partie des éditeurs qui publient les livres scolaires sont Juifs, et les professeurs indigènes qui travaillent à leurs gages doivent se conformer à notre pensée. La Sorbonne entière nous est dévouée, le Collège de France tremble devant nous : dans la scandaleuse affaire Curie, les pontifes et les maîtres de la culture « française » ont fait bloc contre la mère de famille française pour servir notre sœur Salomé Slodowka.

Nous avons expurgé l'histoire française de ses fastes. Par notre volonté, les indigènes français ignorent ou renient les siècles de leur passé qui précédèrent notre avénement. Ils croient que la France était plongée dans la barbarie, dans le fanatisme, dans la servitude, dans la misère, avant l'époque où les Juifs affranchis se dévouèrent à l'affranchir. L'histoire de France n'est plus que l'histoire de la conquête de la France par Israël, commen-

çant par l'intervention des Loges maçonniques à la fin du XVIIIe siècle, s'achevant en apothéose au XXe siècle.

En même temps que nous effaçons des programmes ou que nous supprimons de l'enseignement effectif ces inutiles légendes — ces absurdes réveils du passé, disait Joseph Reinach dès 1895 — nous proscrivons ce que les Français appelaient naïvement l'Histoire sainte, c'est-à-dire l'histoire de nos tribulations, le tableau de nos superstitions, le récit de nos fureurs et la mémoire de nos origines.

Interrogez, à l'arrivée de la classe dans les casernes, les conscrits français qui composeront bientôt le corps électoral : ils diront volontiers que Louis XI était le père de Louis XII et le grand-père de Louis XIV, tous tyrans imbéciles, lubriques et féroces, ou que Jeanne d'Arc fut un général de Napoléon ; ils ne pourront pas dire que les Juifs arrivent de Palestine par les ghettos de Russie et d'Allemagne : car deux cent mille instituteurs, surveillés de près, leur enseignent qu'un Juif est un Normand, un Provençal ou un Lorrain de religion particulière, aussi bon et vrai Français que les autochtones.

Nous avons ouvert à Paris une *Ecole des Hautes Etudes sociales,* pour enseigner à la jeunesse bourgeoise « la morale, la philosophie, la pédagogie, la sociologie, le journa-

lisme » et tout ce qui touche à la vie publique. Les administrateurs, avec un général qui porte le nom prédestiné de Bazaine, s'appellent Théodore Reinach et Bernard ; le conseil de direction comprend nos Juifs Eugène Sée, Félix Alcan, Dick May (Juive, secrétaire générale), Diehl, Durkheim, Joseph Reinach, Félix Michel.

Les professeurs pour 1913-1914 — avec quelques indigènes dont la soumission aveugle nous est garantie — s'appellent Théodore Reinach, Léon, Friedel, Cruppi-Crémieux, Dwelshauvers, Hadamard, Brunschwig, Milhaud, Meyerson, Blaringhem, Rosenthal, Lévy-Wogue, Gaston-Raphaël, C. Bloch, G. Bloch, Hauser, Mantoux, Moch, Worms, Yakchtich, Weyll-Raynal Lévy-Schneider, Bergmann, Zimmermann, Rouff, Léon Cahen, Caspar, Georges-Cahen Bash, Mandach, Boas-Boasson, Mortier, Bluysen, Elie May, Edmond Bloch, etc.

Tous remplissent d'ailleurs des fonctions importantes, des postes de commandement, dans la haute Université ou dans les Administrations centrales.

Nous a-t-on assez jeté à la face, autrefois, le nom de nos ghettos !

Eh bien nous avons fait de la Sorbonne un ghetto, de l'Université un ghetto, des grandes Ecoles françaises autant de ghettos.

C'est dans le ghetto des Hautes Etudes sociales que les jeunes Français de la classe aisée ou riche viennent apprendre à penser, apprendre à vivre la vie publique, modeler leur pensée sur la pensée juive, abolir leurs instincts héréditaires devant la volonté juive, s'exercer au seul rôle que nous leur permettions d'ambitionner : au rôle de zélés serviteurs, de parfaits valets d'Israël.

Mais nos jeunes Juifs gardent toujours la préséance. Quand Lévy-Brühl, présidant les jurys de philosophie, décerne les diplômes à la Sorbonne, il nomme d'abord les élèves Abraham, Durkheim, Fligenheimer, Gintzberg, Israël, Lambrecht, Kaploun, Lipmann, Guttmann et Spaïer. Ensuite, les indigènes.

Notre Joseph Reinach vice-préside la commission de l'armée. La commission chargée de fouiller les archives de la Révolution, la commission chargée d'explorer les documents diplomatiques du second Empire et d'éclairer les causes de la guerre franco-allemande, ont à leur tête Joseph Reinach. Tous les secrets militaires, tous les dossiers historiques, sont à la merci de Joseph Reinach.

Quand Joseph Reinach descend de la tribune parlementaire où il vient de régler l'organisation de l'armée française, Théodore Reinach lui succède (11 nov. 1913) pour défendre

les vieilles églises de France contre le vandalisme des indigènes.

Au Congrès de l'Enseignement, c'est Théodore Reinach qui propose contre les pères de famille indigènes des déchéances civiques, politiques, et des peines infamantes, s'ils ne livrent pas leurs enfants à l'instituteur approuvé d'Israël. C'est Théodore Reinach qui prend la peine de rédiger de petits *Traités* de grammaire pour enseigner aux Français leur propre langue. Et Joseph Reinach encore révèle aux lecteurs du *Matin* (entre Blum, Porco-Rico, Weyll et Saüerschwein) que Corneille est l'auteur de *Phèdre* !

Nous aurions pu, dans ces rôles divers, employer un plus grand nombre des nôtres ; nous avons des Herr à l'Ecole Normale, des Carvalho à Polytechnique, des Bloch, Cahen et Lévy dans toutes les chaires supérieures. Mais nous avons pensé qu'il fallait répéter partout le nom de Reinach, qui a subi tant d'outrages en diverses conjonctures. Plus les indigènes français montrèrent alors d'insolence, plus il importe de les humilier, de les prosterner devant la famille juive qu'ils avaient osé salir.

Lorsque nos savants Juifs auront enseigné le français aux indigènes de France, ils leur enseigneront encore l'hébreu et le *yiddisch* Car il faut que les vaincus parlent la langue du vainqueur.

La proposition en a été faite avec beaucoup de raison par l'*Univers Israélite* et par l'*Echo Sioniste*, en octobre 1912 : « L'hébreu est une langue classique au même titre que le grec ; la République doit créer le baccalauréat hébreu-latin, où les candidats pourraient choisir comme textes *Isaïe* et les *Proverbes*. Cet enseignement fournirait un travail rémunérateur à nos rabbins de province ».

D'autre part, il est logique d'apprendre notre langue aux Français comme les Français apprennent leur langue aux Annamites et aux Malgaches. C'est même indispensable, puisque le *yiddish* et l'hébreu deviennent la langue des réunions politiques (salle Wagram, présidence Jaurès), des meetings professionnels (Bourse du travail, convocations spéciales par l'*Humanité*), et des campagnes électorales (élections municipales de Paris, IVe arrondissement, candidature socialiste par affiches en caractères hébraïques).

L'accomplissement de nos desseins souffrirait un fâcheux retard, si les Juifs importés d'Allemagne, de Russie, de Roumanie et du Levant étaient obligés d'apprendre le français avant d'obtenir la naturalisation et les droits de citoyens français. Nous avons besoin qu'ils soient *tout de suite* à l'abri d'une expulsion, et *tout de suite* électeurs, éligibles, admissibles aux premières fonctions du pays.

C'est pourquoi nous avons placé à la Direction de la Sûreté générale, comme chef du service des *Déclarations de résidence, Permis de séjour, Admissions à domicile et Naturalisations* notre Grümbach, soigneusement choisi par l'*Alliance israélite.*

C'est pourquoi aussi nous avons imposé au Parquet et au Tribunal de la Seine, pour nos immigrants juifs, une procédure spéciale.

Pour les Juifs, et pour les Juifs seulement, le Tribunal et le Parquet acceptent comme pièce d'identité suffisante, suppléant à tout état-civil, un *acte de notoriété* fabriqué par n'importe quel rabbin et certifié par sept de nos frères. Ainsi nos Juifs prennent en arrivant les noms qui leur plaisent, dissimulent leur passé, leurs condamnations, les raisons pour lesquelles ils cherchent refuge en France. Le Parquet va jusqu'à dispenser les Juifs, les Juifs seuls, de toute légalisation pour les pièces qu'ils veulent bien produire. Une signature de rabbin, lequel n'a même pas à prouver qu'il est rabbin, est un talisman devant lequel tout s'incline.

Voilà comment nous avons pu installer dans Paris une armée de cinquante mille Juifs ignorant le français, mais citoyens français.

Des circonscriptions électorales presque entières ne parlent que notre langue : en Algérie, par exemple ; à Paris, dans les 3e, 4e et 18e ar-

rondissements. La liste électorale de Constantine se compose, pour plusieurs milliers de noms, de nos Zaouch, Zemmour, Zammit, Zerbola, Kalfa (fils) de Simon, Kalfa de Judas, Kalfa d'Abraham, Mardochée d'Abraham, Monchi de Mardochée, Nessim de Mardochée, Rahmin d'Abraham, Samuel d'Aaron, Salomon d'Isaac, Chloumou de Simon, Chloumou de Moïse, Elie d'Isaac, etc. Et nos frères, qui donnent ainsi à la France ses législateurs et ses ministres (Etienne, Thomson), ne savent pas le français. Donc, les Français doivent savoir le *yiddish.*

Nous voulons que, pour la génération prochaine, l'hébreu soit langue officielle de la France, au moins sur le même pied que le dialecte indigène.

Dans une thèse approuvée par la Sorbonne, et préfacée par M. Andler, professeur à la Faculté des lettres de Paris, notre docteur Pinès a suffisamment établi que le *yiddish* est une langue « littéraire », illustrée par nos écrivains qui ont « transformé en diamants les pierres de la route de l'exil », et bien digne de prendre rang à côté du jargon français. La Sorbonne a fait docteur ès-lettres notre Pinès pour s'associer à sa démonstration.

Il n'y a pas d'instituteurs juifs dans les écoles primaires publiques : le salaire est trop maigre ; mais l'état-major de l'enseignement

primaire est peuplé de nos hommes. Dans les lycées de Paris, comme Janson-de-Sailly et Condorcet, nos Juifs règlent tout.

Jamais nous n'admettrions qu'un Français professât dans les écoles juives, qu'il enseignât l'histoire d'Israël et qu'il commentât nos Livres saints devant les petits Juifs. Les petits Français reçoivent les leçons de nos Juifs et sont modelés par la pensée juive.

Notez bien ce trait, qui résume la situation des deux races : dans aucune famille française vous ne trouverez de domestiques juifs, de servantes juives. Toutes nos familles juives sont servie par des domestiques français : *la race supérieure, servie par la race inférieure.*

Arrêtez-vous devant la banque Rothschild, rue Laffitte, ou devant l'hôtel Rothschild, rues de Rivoli et Saint-Florentin : vous y verrez des agents de police en tenue, qui veillent sur notre chef, sur le maître de la France. Pas un crime, pas une catastrophe ne les détournerait un instant de leur devoir. C'est le symbole de la France, vouée au service d'Israël.

Voici un Congrès des *Jeunes Républicains* qui se réunit. Sur l'estrade, comme hôtes d'honneur, nos Reinach, Strauss, Roubinovitch. Les présidents, secrétaires, orateurs, sont nos Juifs Hirch, Storra, Lévy, Cahen, etc. Les jeunes indigènes écoutent, et ils obéissent.

Voici une Association de *Jeunes filles républicaines :* au comité, Mlles Klein, Halbwachs.

Aux conférences des *Annales,* à l'*Œuvre du Secrétariat féminin,* dans les Ligues pour le Droit des femmes, pour le Suffrage des femmes, à la tête des œuvres philanthropiques et des œuvres pédagogiques, à l'Ecole Normale de Sèvres, à l'Ecole normale de Fontenay, dans toutes les réunions féminines ou féministes de Paris et de province, qui préside, inspire, dirige ? Nos Juives, nos modernes Judiths, nos Esthers dévouées : Mme Cruppi-Crémieux, Mme Moll-Weiss, Mme Dick May, Mme Léon Braunschweig, Mme Boas, Mlle Marguerite Aron...

Et les femmes françaises, les jeunes filles françaises, dociles, conscientes de l'infériorité de leur race et de leur infériorité personelle, se tiennent modestement devant la présidente juive, la conférencière juive, la directrice juive, comme les petites Annamites et les petites Malgaches autour d'une institutrice européenne.

Race supérieure, race inférieure !

Ainsi trente-huit millions d'indigènes français ne lisent que des revues et des journaux rédigés par nos Juifs ou par des hommes à nous ; ils n'étudient leur histoire que dans des manuels fabriqués sous notre contrôle, et leurs auteurs classiques que dans des éditions annotées, commentées par nos scribes. Morale, psy-

chologie, politique, journalisme, art ou finance, ils ne connaissent rien que par nous.

Et quand ils croient boire de la bière française dans une brasserie « Pousset », ils boivent en réalité de la bière juive dans une brasserie Lévy (des familles Lévy, Jacob et Reiss).

Ou s'ils croient armer leurs bateaux avec de l'artillerie française, ils achètent en réalité leurs canons dans une usine Lévy (Commentry).

*
* *

Incapables de produire et de vendre les objets nécessaires à leur vie matérielle ou les œuvres nécessaires à leur vie intellectuelle, comment les Français pourraient-ils se gouverner eux-même ? Comment pourraient-ils exploiter l'admirable pays que Jéovah nous destinait depuis la destruction du Temple ?

Nous avons pris en mains le pouvoir.

Aux élections de 1910, trente Juifs étaient candidats ; une dizaine ont été élus : c'est-à-dire que, dans une dizaine de circonscriptions, les indigènes français ont déjà compris qu'ils ne trouveront pas parmi leurs frères des représentants comme nos Juifs. *La supériorité du Juif* éclate aux yeux du peuple. En 1914, nous aurons deux fois plus de candidats, nous occuperons deux fois plus de sièges.

Déjà (1) j'ai montré le Président de la République dans notre dépendance étroite, et les ministères occupés par des Juifs ou par des indigènes mariés à des Juives. Quand un politicien célibataire manifeste des ambitions, comme le jeune Besnard ou le jeune Renoult, nous l'obligeons d'épouser une Juive s'il veut un portefeuille. S'il s'agit d'un politicien marié à une Française, nous lui imposons le divorce, et le mariage encore avec une Juive.

Tel Baudin, le « grand dépendeur d'andouilles » que nous avions poussé à la Marine Il a répudié sa Française pour épouser notre sœur Ochs, qui l'accompagnait *dans les inspections* de la flotte (avril 1913)... En arrivant rue Royale, son premier geste fut de désigner comme avocat du ministère notre frère Schmoll.

Le barreau de Paris ne broncha pas.

---

(1) V. *A nous la France!*

Notre spirituel et considérable Henri Amschel (au théâtre, Henri de Rothschild), qui fait des « mots d'auteur », appelle familièrement M. Poincaré : le sire concis.

Nos grands critiques Blum, Weyll et Porco-Rico (dit Porto-Riche), trouvent ce mot exquis. On l'avait déjà lu dans *La Vie de Bohême*, appliqué à Pépin-le-Bref. Mais la plaisanterie d'Henri Amschel (au théâtre Henri de Rothschild) est plus savoureuse, parce qu'elle vise à la fois la stature du Président et son zèle pour Israël.

On doit reconnaître que le barreau de Paris manque d'héroïsme. Il n'a que le culte du succès.

Il avait repoussé durement Aristide Briand gueux et flétri ; Aristide Briand ministre vit l'Ordre à ses genoux. Pendant l'affaire Dreyfus, quand la victoire des nationalistes semblait probable, les avocats insultaient les dreyfusards au Palais de Justice, les frappaient, voulaient les jeter à la Seine ; depuis la victoire juive, l'Ordre est soumis aux Juifs. Nos avocats juifs s'emparent des bons dossiers, accaparent la publicité fructueuse, intimident les magistrat non circoncis.

J'assistais à cette audience de la IX[e] chambre où notre Lévy-Oullmnan, défendant quelques Juifs de la basse pègre arrivés fraîchement d'un ghetto russe, clamait avec assurance : « Mes clients sont de bons Français ; ils sont aussi bons Français, meilleurs Français que n'importe qui dans cette enceinte ! » Les avocats indigènes, aussi bien que le substitut et les trois juges, restaient muets sous l'outrage.

Voilà comme il faut traiter les Français. Le temps de la prudence est passé. De l'audace, frères ! de l'insolence ! Les vaincus baissent le nez.

Ce trait du barreau de Paris est symétrique au trait de la Société des Gens de Lettres, choisissant pour représenter les écrivains français

en Russie notre Juif Kohan (d'Odessa), *dit* Séménoff, qui s'est vanté de « faire sortir de France les Français gênants ». Avertie, sommée d'épargner à ses adhérents cet outrage, la Société des Gens de Lettres s'y est obstinée. Car elle a peur de nous ! Quels sont les barbouilleurs de papier que nous ne tenons pas par quelque sportule ?

« Oignez vilain, il vous poindra ; poignez le Français, il vous oindra. »

C'est pourquoi notre sœur Ochs a contraint son mari Baudin de livrer à notre Schmoll les dossiers de la Marine. Si la Marine plaide contre les fournisseurs Lévy et Paraf, la cause est entendue... Baudin, ministre, est tombé ; Schmoll reste.

L'opposition socialiste, pour attaquer le ministre de la Guerre Etienne, a répété que cet homme d'affaires était en même temps fournisseur de l'armée : président des Tréfileries du Havre, qui fournissent la matière des douilles de cartouches. Mais les socialistes n'ont jamais signalé que le conseil d'administration comprend, avec le président Etienne, nos Juifs Weiller, Hauser, A. Cahen, E. Cahen, Einhorn (vice-président), etc.

Dans toutes les sociétés de grandes fournitures, surtout pour la Guerre et la Marine, la proportion de Juifs est la même. Car nous

avons besoin des renseignements confidentiels, et nous voulons les gros profits.

Notre Lazare-Weiller s'offre le luxe de donner quelques rouleaux de pièces d'or aux aviateurs militaires : c'est de l'argent bien placé. Notre Cornelius Herz et notre Reinach des *Lits militaires* le savaient. Nos Lévy, Salmon, Caïn, Hanen, Wertheimer, qui expédient la « charogne à soldats » dans les garnisons de la frontière le savent aussi.

Mais nous n'aimons pas qu'on en parle.

A la Chambre, que le président s'appelât Brisson ou Deschanel, il n'a jamais été permis de prononcer le nom sacré de Rothschild ni d'incriminer un Juif.

Le parti socialiste est à nous, parce que nous entretenons ses journaux, ses organisations, ses tribuns. Le parti radical et radical-socialiste est à nous : son secrétaire général est un Cahen ; ses membre sollicitent et reçoivent pour leurs élections les subsides des banques Rothschild et Dreyfus.

Le comité Mascuraud, qui est la plus riche et peut-être la plus influente agence électorale de la République, renferme quatre-vingts pour cent de Juifs : 5 Bernheim, 9 Bloch, 6 Blum, 9 Cahen, 4 Cahen, 10 Kahn, 7 Dreyfus, 5 Goldschmidt, 4 Hirsch, 29 Lévy, etc.

Du socialiste Jaurès au radical Clemenceau,

il n'y a pas de politicien gras ou maigre qui ne soit à nos gages. Nous les surveillons par leurs secrétaires juifs et leurs maîtresses juives, filles de théâtre ou de tripot, baronnes d'aventures ou marchandes à la toilette.

Quand leurs rivalités suscitent entre eux des querelles qui gêneraient notre politique, nous leur imposons la paix. C'est nous qui avions réconcilié ces deux mortels ennemis, Clemenceau et Rouvier, dans la nuit sinistre où périt un Reinach. C'est nous qui avons réconcilié chez Astruc les deux rivaux perfides, Deschanel et Poincaré, par devant nos Merzbach, Sulzbach et Blumenthal.

Pour seconder la Synagogue et le Comité de l'Alliance israélite, nous avons fondé dans Paris des Loges maçonniques où nos frères délibèrent seuls, à l'abri des profanes. Toutes les Loges maçonniques sont peuplées de nos Juifs; mais nul ne pénètre dans nos Loges juives, telles que la Loge Gœthe, fondée en 1906 par les frères Dubsky, Fischer et Bouchholtz. On n'y parle que l'allemand et le *yiddish*.

De là partiront les ordres qui jetteront dans la rue nos cinquante mille immigrés, browning au poing, pour la grande Pâque, au son des canons allemands.

Notre frère Jost van Vollenhoven, bon Juif de Rotterdam, a été nommé par la République

vice-roi de l'Indo-Chine française. Sa chance est encore plus belle que celle de Gruenbaum-Ballin, bon Juif de Franfcort, président du Conseil de préfecture de la Seine, ou que celle d'Isaac Weiss, secrétaire général du Conseil municipal. Aussitôt que naturalisé, Vollenhoven était entré dans l'administration coloniale comme scribe à 2.000 fr. ; *dix ans après*, il règne sur un immense empire, arrosé de sang et de milliards français. Jamais un Français n'a fait une pareille carrière.

Les Annamites voient de leurs yeux la distance qu'il y a du Juif au Français ; ils connaissent maintenant leur vrai maître.

Un pays où, sur douze millions de citoyens, il n'y a pas un homme, où le gouvernement proclame à la face du monde qu'il n'y a pas un homme capable d'administrer sa plus grande colonie ; un pays qui est réduit à faire venir de Rotterdam un petit Juif pour gouverner l'Indo-Chine, de Francfort un petit Juif pour gouverner Paris, et de tous les ghettos allemands, russes, roumains, levantins, des Juifs pour gouverner ses provinces, ses finances, ses bureaux, ses armées, est un pays fini, un pays vacant, *un pays à prendre.*

Eh bien, nous le prenons !

Le Maroc aura le même sort que l'Indo-Chine. Commercialement, tout ce qui échappe aux

Allemands tombe au pouvoir des sociétés formées par nos Cahen, Nathan, Schwab et Blum.

Les officiers français parlent avec une émotion naïve des enfants juifs qui les accueillaient dans les villes marocaines par un compliment en langue française : comme s'il n'était pas naturel de voir nos frères, opprimés par les Marocains, recevoir les Français en libérateurs ! Dans quelques années, grâce aux Français, les Juifs du Maroc se trouveront maîtres du pays où ils gémissaient dans la crasse, maîtres des Marocains vaincus, maîtres aussi de l'armée française, « épée et bouclier d'Israël ».

L'exemple de l'Algérie est là. Les Arabes et les Kabyles qui nous traitaient jadis comme des chiens sont aujourd'hui, grâce à la France, moins que des chiens devant nous. Leurs terres, leurs troupeaux, les fruits de leur industrie sont à nous. S'ils bougent, les soldats français nous défendent.

En Crimée, en Italie, au Mexique, à Madagascar, au Tonkin, sur les champs de bataille d 1870, les Arabes et les Kabyles ont versé leur sang pour la France. Mais la France continue de les tenir dans la poussière de nos sandales. C'est nous que la France a faits citoyens, électeurs, souverains. C'est nous qui nommons les Etienne et les Thomson, gérants de nos affaires, arbitres des destinées françaises.

Au *Journal Officiel* du 16 décembre 1912, on

trouve cette impudente pétition, qu'ont signée plusieurs milliers d'Arabes de Mascara, Tebessa et pays voisins :

Monsieur le Président,

Nous nous permettons de vous faire remarquer la situation vraiment déplorable qui nous est faite *comparée à celle des israélites* et des étrangers domiciliés en Algérie.

Etant comme eux soumis à l'impôt du sang, nous sommes leurs égaux au point de vue du devoir; mais au point de vue du droit, il n'en sera pas ainsi et nous trouverons nos enfants dans une situation manifestement inférieure vis-à-vis d'eux.

Dès leur sortie du régiment, les *israélites jouissent de tous les droits du citoyen français*, et nous non. Permettez-nous de vous citer deux exemples:

1° Aujourd'hui arrive en Algérie une famille de nationalité quelconque, le plus souvent ne parlant *ni ne comprenant un mot de français;* elle a un fils qui veut entrer dans l'armée, et son père signant simplement une déclaration, il est incorporé et fait deux ans de service militaire; à sa sortie du régiment, il est Français et jouit de tous les droits et prérogatives du citoyen français. Peut-on le mettre en parallèle avec nos enfants qui, depuis leur plus tendre enfance, aiment la France? Eh bien, cet étranger qui, malgré son service, ne parle pas le français et reprend, en rentrant chez lui, sa langue d'origine, *est Français et nos enfants restent étrangers;*

2° Un ancien officier de tirailleurs ou de spahis, retraité, presque toujours décoré de la Légion d'honneur, rentre dans la vie civile; il reste abso-

lument étranger, il ne jouit d'*aucun droit du citoyen français*, bien que pendant trente ans, il ait exposé sa vie sur les champs de bataille; mais l'étranger qui a fait seulement deux ans est Français de ce fait.

Si nous avons des devoirs à remplir, nous désirons avoir *les mêmes droits que les israélites...*

Voyez-vous ça ! « Les mêmes droits que les Israélites » !

La Chambre française n'a pas fait l'honneur d'une réponse à cette requête insensée. L'Arabe est le sujet du Français, qui est le sujet du Juif : chacun garde son rang !

II

Notre conquête de la France a été facilitée par une suite de conjonctures heureuses ; Jéovah combat si ouvertement pour nous qu'il tourne à notre avantage même les résistances opposées à notre effort.

Nous trouvons à chaque pas des alliés inattendus. Et nos ennemis, involontairement, nous servent.

Dans ces vingt dernières années, nous avons eu devant nous le parti nationaliste, le parti catholique, le parti néo-royaliste : les nationalistes ont capitulé tout de suite ; l'Eglise romaine ne se risque pas à nous rendre coup pour coup ; le parti néo-royaliste est notre meilleure sauvegarde.

Le parti nationaliste, composé des débris du parti boulangiste, était à nous sans combat.

M. Déroulède, subventionné (200.000 fr.) de Rothschild (1), intime ami d'Arthur Meyer, ancien acolyte d'Alfred Naquet ; MM. Galli et Dausset, futurs associés de notre Isaac Weiss (de Buda-Pest) à l'Hôtel de Ville ; M. Barrès, ornement des salons Willy Blumenthal ; et les dix-neuf Juifs du *Gaulois*, les vingt Juifs du *Figaro*, les Juifs de l'*Echo de Paris*, les Juifs de tous les journaux, de toutes les revues, de toutes les agences, jouaient notre jeu même quand ils feignaient de nous résister. Arthur Meyer nous répondait de l'état-major nationaliste comme il nous avait répondu de l'état-major boulangiste : intimidant les uns, achetant les autres (à nos frais), les espionnant tous, il nous les livrait à merci.

Le parti nationaliste et la « Patrie française » n'ont pas pesé lourd.

L'Eglise catholique apparaissait comme une force.

Quant j'arrivai de Cracovie et que je vis se dresser sur Montmartre l'énorme et ruineuse bâtisse du Sacré-Cœur, je perdis mes inquiétudes. Des gens qui dépensent en moellons cinquante millions et qui n'ont jamais cinquante

---

(1) Voir le *Testament d'un Antisémite*, par Ed. Drumont.

mille francs pour soutenir un journal ne sont pas dangereux.

Nous jugeons habile d'entretenir cette légende que l'Eglise nous persécute furieusement ; alors nous devenons les martys et les champions de la libre-pensée ; la Franc-Maçonnerie n'a plus d'autre souci que de nous glorifier et de nous servir ; les anticléricaux sont engagés d'honneur à nous couvrir ; toute la République athée, laïque et laïcisatrice est notre chose.

En fait, une partie du haut clergé s'entend fort bien avec nous.

L'espoir de convertir quelque Juive millionnaire et d'en tirer des aumônes ostentatoires allèche les prélats. Le baptême de Gaston-Joseph Pollack, *dit* Pollonais, laquais d'Arthur Meyer au *Gaulois*, par le P. Domenech, en l'église Saint-Thomas d'Aquin, fut le principal succès dont l'Eglise s'enorgueillit dans la terrible crise dreyfusiste : notre renégat, tenu sur les fonts baptismaux par Mme la comtesse de Béarn et le général Récamier, ne fit guère honneur à ses parrains...

Ce redoutable Jésuite, le P. du Lac, effroi de la Libre-Pensée, déjeunait avec notre Joseph Reinach. Le P. Maumus, avec Waldeck-Rousseau. Ces champions de la foi catholique, les de Mun, travaillent avec nos Juifs : le marquis, dans la finance douteuse avec Lazare Weiller ; le comte, dans le journalisme équivoque avec

Arthur Meyer. L'évêque d'Albi fait voter son clergé pour notre meilleur valet, le citoyen Jaurès, et les catholiques de la Loire ont marché pour l'ex-préfet Lépine, complice de toutes nos machinations.

Le vénérable Mgr Amette, cardinal archevêque de Paris, quand la République expropria les congrégations, négociait avec notre Juif Ossip Lew, mandataire de notre Juif Cahen, marchand de café, pour lever l'excommunication qui frappait les acquéreurs ou locataires de biens religieux confisqués.

Au moment du procès de Kiew, le prélat d'Académie Duchesne et certains évêques catholiques d'Angleterre imaginèrent, par je ne sais quel calcul, de protester contre l'accusation de « crime rituel » avec autant de force que nos rabbins. Nous ne savons ce qu'en pensèrent leurs ouailles ; nous en fûmes encore plus écœurés que réjouis.

Si nous soutenons que nos Livres et nos prêtres ne préconisent pas le crime rituel, si nous affirmons l'innocence d'un des nôtres accusé de crime rituel, nous ne pouvons pas garantir qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais parmi nous de sanglants fanatiques. L'Eglise romaine, elle, en répond ! Ses cardinaux et ses évêques sont plus Juifs que nous !... Ils passent la mesure. Ce n'est pas à nous de nous en plaindre.

Le commerce des objets de piété, dans le quartier Saint-Sulpice aussi bien que dans la cité miraculeuse de Lourdes, est à peu près un monopole juif. En revanche, nos Juifs pourvus d'un siège parlementaire octroient volontiers protection aux curés de leur circonscription ; ils le peuvent sans encourir le soupçon mortel de « cléricalisme », et ils en retirent quelque utilité.

Mais il est essentiel à nos intérêts que l'antisémitisme passe en France pour la pire expression du fanatime clérical. Les indigènes de ce pays vivent de phrases toutes faites et de légendes absurdes. Profitons-en !

*
* *

Le seul groupe d'indigènes français qui se dresse encore contre nous est le groupe néo-royaliste.

J'ai dit ailleurs comment nous nous débarrassons des individus qui nous gênent ; nous n'aurions pas plus de peine à nous débarrasser d'un groupe organisé. Mais celui-ci nous est précieux. Si l'*Action française* n'existait pas, nous devrions l'inventer.

Après l'affaire Dreyfus, dans l'enivrement de la victoire, nous avons commis quelques im-

prudences, quelques brutalités maladroites ; les bandes antisémites vaincues, dispersées, allaient se rallier autour de quelques dreyfusards étranges, plus enflammés contre nous et plus implacables que nos précédents adversaires. Une nouvelle « vague d'antisémitisme » allait battre les murailles de Jérusalem avant que fût éteint notre chant de triomphe...

Heureusement l'*Action française* parut, exposa ses doctrines et nous permit de lier notre cause à celle de la République.

Dans les soirées tumultueuses de l'affaire Bernstein, à la Comédie-Française, alors que Lépine flanquait chaque spectateur de deux roussins pour faire respecter Israël, une grande Juive disait à ses pique-assiettes français : « Ce n'est rien ; une bande de galopins, les camelots du Roi qui crient : *à bas les Juifs !* » Et notre Judith affectait de rire.

A son exemple, nous affectons de rire quand nous entendons crier : *à bas les Juifs !* Ce sont des camelots du Roy. C'est l'Ancien Régime, la féodalité, le droit du seigneur, l'obscurantisme, la gabelle, la mainmorte, la corvée. Voilà nos adversaires. Nous, nous sommes la République, la Liberté, le Progrès, l'Humanité, la Cité future !...

Pour des Français ignorants, irréfléchis, qu'on mène où l'on veut avec l'appât d'une formule creuse, il n'en faut pas davantage. Plu-

tôt que de passer pour des Camelots du Roy, pour des suppôts de l'Ancien Régime, les Français nous permettront tout, nous pardonneront tout, nous livreront tout. Si jamais l'*Action française* est à court d'argent, nous lui en fournirons plus que ses douairières : elle fait notre sécurité.

Le prodige invraisemblable qui rétablirait la Monarchie ne nous effraie pas, au surplus. La Monarchie serait nôtre comme la République. Philippe VII irait chasser chez Rothschild comme le roi d'Espagne, et déjeuner chez Reinach comme le tsar de Bulgarie.

La Monarchie ne s'appuierait pas sur un clan de folliculaires surexcités, mais sur l'aristocratie et sur la haute bourgeoisie.

Or, l'aristocratie est une annexe d'Israël, et la haute bourgeoisie, sa servante.

La haute bourgeoisie, nous la tenons en laisse dans les conseils d'administration.

Ce qui reste de l'aristocratie, nous l'avons acheté.

Les bourgeois qui prétendent à quelque avenir dans la vie publique sont réduits à devenir nos gendres ou nos estafiers.

Les descendants (plus ou moins authentiques) des anciennes grandes familles épousent aussi nos filles ou vivent à nos crochets.

S'il y a mésalliance, elle est de notre côté. Nous sommes « la première aristocratie du monde » !

C'est pour nous donner une apparence française que nous usurpons les signes extérieurs de la noblesse française.

Nous avons le choix entre plusieurs procédés.

Le plus simple et le moins coûteux consiste à prendre de notre propre autorité un nom de terre, une particule, un titre, comme font une multitude de courtisanes et d'aigrefins. Par exemple, notre Finckelhaus achète un château à Andilly et signera sucessivement Finkelhaus (d'Andilly), Finkelhaus d'Andilly, F. d'Andilly. Noble demoiselle Carmen de Raisy, l'une des poules à Rostand (*Chantecler*), est notre sœur Lévy.

Ou bien Bader et Kahn des *Galeries Lafayette* deviendront Bader et Kahn de Lafayette, B. et K. de Lafayette, baron et comte de Lafayette.

D'autres, embarrassés de scrupules, acquièrent un vrai parchemin de quelque monarque besogneux : ainsi les Rothschild.

Ou du pape : ainsi le comte Isidore Lévy, qui a payé comptant le bref pontifical du 8 janvier 1889.

Le gouvernement de la République nous rend le même service à meilleur marché : pour moins de cinquante louis, notre Wiener est de-

venu, par décret présidentiel, Monsieur de Croisset.

Enfin, si nous n'avons de vanité que pour nos petits-enfants, nous achetons simplement à nos filles des gentilshommes de bonne souche. N'est-il pas meilleur pour eux de redorer leur blason en épousant une honnête Juive qu'en épousant une vieille catin, comme ils ne manqueraient pas de le faire ?

Le prince de Bidache, duc de Gramont, allié aux Ségur, Choiseul-Praslin, Montesquiou-Fézensac, Lesparre, Conegliano, etc., etc., a épousé une Rothschild.

Le prince de Wagram et de Neufchâtel (Berthier) a épousé une Rothschild.

Le duc de Rivoli (Masséna) a épousé une Furtado-Heine, qu'avait épousée auparavant le duc d'Elchingen (Ney) et dont la fille a épousé le prince Murat.

Le prince de Chalençon-Polignac a épousé une Mirès.

Notre Marie-Alice Heine, avant d'épouser le prince de Monaco, était la femme du duc de Richelieu.

La duchesse d'Estampes est une Juive Raminghen ; la marquise de Breteuil, une Juive Fould ; la vicomtesse de la Panouse, une Juive Heilbronn ; la marquise de Salignac-Fénelon, une Juive Hertz; la marquise de Plancy, une Juive Oppenheim ; la duchesse de Fitz-James

(des Stuarts, ma chère) une Juive Lœvenhielm ; la marquise de Las-Marimas, une Juive Jacob, échappée peut-être de *Turcaret* ; la princesse Della-Rocca, une Juive Embden-Heim ; la marquise de Rochechouart-Mortemart, une Juive Erard ; la vicomtesse de Quelen, la baronne de Baye et la marquise de Saint-Jean de Lentilhac sont trois sœurs, trois Juives Hermann-Oppenheim.

La duchesse de La Croix-Castries est une Juive Séna. Veuve, elle s'est remariée au comte d'Harcourt : elle entrait ainsi chez tous les d'Harcourt, les Beaumont, les Guiche, les Puymaigre, les Mac-Mahon, les Haussonville. Personnellement, les d'Haussonville ont eu d'autres occasions de s'allier aux Juifs Ephrussi. (Voir un fameux roman de Gyp).

La marquise du Taillis est une Juive Cahen ; la princesse de Lucinge-Faucigny, une autre Juive Cahen ; la comtesse de la Rochefoucauld, une Juive Rumbold ; la marquise de Presle n'est pas une demoiselle Poirier, comme le croyait le naïf Augier, mais une Juive Klein ; la comtesse de Rambervilliers, une Juive Alkein ; la marquise de Grouchy, la vicomtesse de Kerjégu, la comtesse de Villiers sont quatre sœurs Juives Haber ; la marquise de Noailles, Juive Lackmann ; la comtesse d'Aramon, une Juive Stern...

Et cœtera. Tout l'armorial y passerait.

Notre Finckelhaus publia jadis un travail fort étendu du vicomte de Royer sur cet important sujet.

Depuis lors, ces familles « de la vieille roche » ont pullulé, leurs enfants ont grandi ; d'autres familles « de la vieille roche », affamées de l'argent juif, ont suivi le mouvement.

Aussi, nous nous faisons une pinte de bon sang, quand nous voyons les néo-royalistes de l'*Action française* prodiguer leur énergie, leur talent et leur éloquence pour rétablir en son rang l'antique noblesse, et rendre la France à ses destinées.

« L'antique noblesse » se compose maintenant de nos gendres, petits-fils, neveux, cousins germains : tous demi-youpins ou quarts de youpins.

Ce bon M. Charles Maurras ne reçoit donc jamais un billet de faire-part, lorsqu'un deuil survient dans les nobles maisons ? Mêlés en édifiante salade aux plus vieux noms de souche française, il lirait les noms de nos Grumbach, Lévy, Schwob, Kohn, Kahn et Meyer, qui sont des « messieurs de la famille ! »

Nous avons pourtant trouvé, dans l'*Action Française* même, le récit des obsèques que fit la noblesse de France au beau-père d'Arthur Meyer d'Antigny-Turenne. Tout l'armorial et tout le ghetto tanguaient dans une fraternelle étreinte.

Ah! ce serait une belle cérémonie — pour nous — que le sacre de Philippe VII, entouré de ses preux et de ses pages ! Les preux et les pages, fils et petits-fils de nos Juives, montreraient les toisons crêpues, les nez crochus, les lèvres lubriques et les oreilles décollées qui composent notre marque de fabrique.

Elle est signée de nous, la belle aristocratie française ! Nos filles ou nos sœurs l'ont pondue.

La *Vie parisienne* raconte que, « dans un salon des plus aristocratiques, M. Tristan Bernard était aux prises avec un noble vieillard ». (Tiens! le nationaliste et catholique M. Barrès étant l'hôte assidu des Blumenthal, notre Juif Bernard peut bien être l'hôte assidu des Breteuil ou des La Rochefoucauld, puisque la marquise ou la duchesse sont justement de sa tribu)... Et le noble vieillard disait :

— Mon grand-père fut tué pendant la conquête de l'Algérie; mon bisaïeul fut guillotiné par Robespierre; un de mes arrière-cousins fut assassiné par Henri de Guise; un autre de mes aïeux mourut glorieusement à Pavie...

— Ah! monsieur, interrompit le célèbre ironiste, en prenant un ton de sincère condoléance, croyez que je prends bien part à ces deuils si cruels et si répétés.

Bravo ! bon Juif Bernard ! Tu as bien fait d'insulter le noble vieillard. Sa noblesse et sa

vieillesse méritaient l'insulte, chez les nobles hôtes qui accueillent les Juifs et de qui le luxe est probablement payé par une dot juive ou par un entreteneur juif!

Toutes les distinctions sociales nous reviennent de droit.

Quand Napoléon Ier institua la Légion d'honneur, il ne pensait pas à nous. Sous la République, la Légion d'honneur nous appartient d'abord.

On peut dire que le ruban rouge et la rosette remplacent le bonnet jaune du moyen âge : c'est à ça qu'on reconnaît le Juif dans les rues de Paris. Nous avons l'air de porter à la boutonnière ce qu'on nous a coupé ailleurs.

Nos May, Mohr, Hahn, Sée, Sacerdote, Klein et la baronne James de Rothschild, décorés comme « littérateurs » en 1913, étaient sans doute les derniers qui ne le fussent pas.

Depuis Schmoll, administrateur du *Gaulois*, officier de la Légion d'honneur (1) et Meyer

---

(1) M. Rouvier, président du Conseil, à qui l'on recommandait un journaliste pour la croix, disait: « Impossible, voyons! Il n'est pas sur ma liste des Fonds secrets ». Logique rigoureuse. Le Gouvernement ne peut décorer que ses auxiliaires. Les Juifs du *Gaulois* ont toujours émargé place Beauvau pour faire « de l'opposition ».

(Arthur) d'Antigny-Turenne, commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas, jusqu'à Mme Guillaume Beer, née Goldschmidt (en littérature, Jean Dornis), — en passant par Michel Cahen, « Planteur de Caïffa » et par Lévy-Brühl, qui transmet à *L'Humanité* les subsides de Rothschild, — nos douze tribus arborent l'Etoile des Braves.

Notre Lazare Weiller, associé du marquis de Mun, a été fait commandeur de la Légion d'honneur pour ses rafles de l'épargne française dans la *General Motor Cab*, la *New York Taxi Cab* et *l'Anglo Spanish Copper C° Ltd* ; comme notre Bonnichhausen (*dit* Eiffel) a été promu officier de la Légion d'honneur pour son non-lieu-par-prescription dans le Panama: « Un peu de gloire à la grande humiliée de 1870, la France! » expliquait son avocat Waldeck-Rousseau.

Nous lui en faisons continuellement l'aumône, de nos gloires, à la France humiliée! Jamais elle ne pourra nous décorer assez pour le reconnaître.

Chacune de nos familles fournit à la chronique de la « Vie nationale », en France, plus que mille familles indigènes.

Où ne trouvez-vous pas nos Bloch ? Jeanne Bloch, la grande artiste; Bloch, le satyre qui enfonçait des épingles dans les seins des petites Françaises; Bloch, le fonctionnaire qui a sub-

tilisé un demi-million dans la souscription pour les victimes du Mont-Pelé (Martinique); Bloch-Levallois, qui dépèce toutes les vieilles propriétés et dépècera le Palais-Royal. Qui est le représentant des Auteurs dramatiques français? Bloch. Qui préside les grands cercles boulevardiers ? Bloch. Qui dirige les *Droits de l'homme ?* Bloch. Qui détroussait, au 14e hussards, le petit de Quinsonnas? Une deuxième Jane Bloch. Qui a tué Minnie Bridgemain? Notre Rachel Bloch. Qui professe la morale et la sociologie au Collège des Hautes Etudes sociales? Trois maîtres Bloch.

Je peux continuer durant dix pages. Et si je prends la famille Lévy ou la famille Cohen, j'emplirai deux volumes. Il n'y a que nous!

Il n'y a que nous. Allez place des Victoires, autour de la statue de Louis XIV et du bas-relief qui rappelle le passage du Rhin. Les maisons de commerce ont pour patrons Bloch, Lippmann, Weill, Klotz, Kahn, Lévy, Wolff, Alimbourg-Akar, Cohn... C'est nous qui l'avons passé, le Rhin!

Il n'y a que nous. De qui se compose le Comité directeur de la *Société des commerçants et industriels de France?* de MM. Hayem (secrétaire général) ; Klotz (adjoint) ; Cohen (secrétaire administratif); Sachs, Schœn, Sciama, Zébaum. etc. Les bureaux sont balayés par des Français.

Il n'y a que nous. Quels sont les *conseillers du commerce extérieur de la France* préposés par la République à la surveillance des intérêts nationaux? M. Amson, Bachruch, Moïse Bauer, Moïse Berr, A. Bernheim, J. Bernheim, G. Bernheim, Aaron Bloch, Louis Bloch, Meyer Bloch, Raoul Bloch, Isidore Blum, Brach, Brunswick, F. Cahen, L. Cahen, A. Cahen, H. Cahen, Jules Cahen, Joseph Cahen, A. Dreyfus, Moïse Dreyfus, Dreyfus-Bing, Dreyfus-Rose, et ainsi de suite par ordre alphabétique jusqu'à Weil, Weill, Weiss et Wolff. Les Français collaborent à l'exportation en clouant les caisses d'emballage.

Les Français ne sont même plus capables de commettre un vol rémunérateur. Ils volent un pain quand ils ont faim. Mais pour voler des colliers de perles, percer les murailles et les coffres des joailliers, escroquer les bijoutiers, exécuter des « coups » de cent mille francs à trois millions, il n'y a que nos Juifs : Kaourkia, Aaron Abanowitz, et les héros de l'affaire Mayer-Salomons, et les héros du mystère Goldstein!

Qui est-ce qui exploite l'industrie la plus florissante de Paris, la *traite des blanches?* Nos Juifs Max Schummer, Max Epsten, Jack Jeuckel, Sarah Smolachowska, Samuel Rosendahl, Sarah Léovitch, Sarah Plankourtch ; le directeur de l'école municipale où s'abritaient les

pourvoyeurs de Flachon et de la Nitchevo et notre frère Weill.

Lisez les « Communiqués de la Vie Mondaine » de notre organe le *Matin* : rien que les deuils ou les unions de nos Aron, Abrahm, Gobsek, Schowb, Meyer, Worth, Kuhn, etc....

Ouvrez *Excelsior*: photographie des splendides salons de Mme Navay de Foldeak, ex-dame Dreyfus, née Gutmann.

Accidentsd'automobile? Voici M.Bodenschatz qui entre en collision avec M. Gutmann, Mme Gutmann, Mlle Gutmann et Mme Rosenstein : « une famille *parisienne* », assure notre *Matin*. Ou bien c'est notre Théodore Reinach qui écrabouille sous sa 60 HP une vieille Française; tous les journaux se taisent, et le tribunal estime la vie de la femme indigène à 15.000 fr.

Nous tranchons souverainement les « questions d'honneur ». Dans l'affaire Bernstein, trois paires de témoins indigènes avaient disqualifié notre grand dramaturge, austro-américain par l'état civil, Hébreu par l race, Français par sa fantaisie. Nous avons aussitôt réuni un jury d'honneur, et un amiral français a prononcé solennellement que la dés°rtion n'entachait nullement l'honneur d'un gentilhomme d'Israël. Les six Français qui avaient rendu la sentence contraire n'ont pas bougé.

Avez-vous visité l'Exposition des cadeaux re-

çus par notre Myriam de Rothschild, quand elle a épousé notre baron de Goldschmidt?

Les donateurs avaient inscrit leurs noms sur des cartes monumentales, pour bien afficher leur dévouement aux familles Rothschild et Goldschmidt. C'étaient la duchesse de Rohan, le duc et la duchesse de la Trémoille, duc et duchesse de Guiche, les marquis et marquises de Ganay, de Jaucourt, de Noailles, de Breteuil, de Mun, de Montebello, de Saint-Sauveur; princes et princesses de Broglie, de la Tour d'Auvergne; ducs et duchesses de Trévise, de Clermont-Tonnerre, comtes et comtesses de Vogué, de Talleyrand-Périgord, de Chevigné, de Beauregard, de Kergorlay, de Pourtalès, de La Tour du Pin Chambly, etc., etc...

Hein? Pensez-vous qu'il avait le droit de se rengorger, notre petit Goldschmidt?

Et lorsque notre Maurice de Rothschild, fils du baron Edmond, épousa notre Noémie Halphen, quelle foule s'écrasait à la synagogue de la rue de la Victoire, surveillée par l'officier de paix du IXe? Toujours la même cohue de Rohan, d'Harcourt, de Ganay, de Breteuil, de Morny, de Sauvigny, de Monchy, de Berteux, de Fitz-James, de La Rochefoucauld, etc., etc...

La plupart, comme je l'ai montré tout à l'heure, demi-Juifs eux-mêmes, répondaient comme des Juifs entiers à la *Ketouba* et à l'*Aschreï Kol Yercï* qu'entonna le grand rabbin

Dreyfus, après les sept bénédictions du rabbin Beer.

Toute la vraie France, la nouvelle France, était là, résumée dans son aristocratie.

Quant à la bourgeoisie française, elle fait ordinairement les frais de notre grandeur.

Lorsque nous arrivons dans le merveilleux pays de Chanaan, fuyant la police russe ou les gendarmes allemands, n'ayant pour bagage que nos puces et quelques maladies asiatiques (éléphantiasis, conjonctivite purulente), l'*Alliance israélite* et la Franc-Maçonnerie nous fournissent la première mise d'un petit commerce pour nous donner « de la surface ».

En peu d'années, par d'heureuses banqueroutes, par des émissions de valeurs fantastiques, par des trafics qui n'ont de désignation précise en aucune langue, nous faisons passer dans notre poche la fortune de dix, de cent, de mille familles françaises. La République nous protège, la magistrature est à nous, les lois n'existent plus.

Quand je dis que la magistrature est à nous, je ne trahis aucun secret. Une bonne partie des magistrats du parquet ou des juges et conseillers de Paris sont Juifs. Les magistrats indigènes savent que leur avancement dépend de leur zèle pour la cause juive.

A la 9e Chambre, le substitut Péan a proclamé qu'il avait pour premier devoir de pro-

téger les Juifs contre la rebellion des Français; aussitôt, nous avons imposé M. Péan comme chef de cabinet au garde des sceaux, et nous l'avons fait décorer.

A la 8e Chambre, un juge d'instruction maladroit traduisait comme recéleur notre frère Leib Prisant; son avocat juif, Me Rapoport, n'eut qu'à produire le certificat de la synagogue :

Je soussigné, rabbin de l'association cultuelle *Agondas Hakehilok*, certifie que M. Prisant (Leib), a déjà atteint un très haut degré de perfection dans l'étude du Talmud et qu'il sera bientôt digne du titre de rabbin.

HERZOG, *rabbin.*

Sur-le-champ, le tribunal acquitta notre frère.

Qu'avons-nous à craindre?

Le bourgeois français travaille vingt ans, trente ans, comme un galérien; il entasse écu sur écu; il refuse aux siens et il se refuse parfois à lui-même tous les plaisirs de la vie. Quand il est riche, il apporte son magot dans notre caisse, parce que nous lui promettons quarante ou quatre cents pour cent de revenu. Et la farce est jouée.

Il n'y a pas très longtemps, l'opération présentait encore quelques dangers.

Nous nous rappelons la catastrophe de notre Benoist-Lévy, qui avait proprement détroussé

plusieurs familles indigènes et qu'un sieur Caroit, ruiné, tua de trois coups de revolver.

L'assassin fut défendu par Mᵉ Henri Robert, aujourd'hui bâtonnier, en ces termes :

M. Benoist Lévy se faisait appeler Benoist. Le nom de Lévy est un joli nom, pourtant! Tout le monde ne peut pas s'appeler Abraham, Cahen ou Mathusalem!

Il pratiquait le système de l'araignée, qui laisse approcher la mouche et la happe au bon moment.

Tous ces loups-cerviers de la Bourse ne méritent aucune considération.

Leur richesse est faite de notre pauvreté; leurs espoirs, de nos chagrins.

Si vous croyez qu'il faut protéger les honnêtes Français, acquittez Caroit sans hésitation.

Le meurtrier fut acquitté; la veuve Lévy n'obtint que *vingt sous* de dommages-intérêts.

Mais le temps a marché.

Aujourd'hui, le jury proclamerait le droit de Lévy aux dépouilles de Caroit : c'est-à-dire le droit de la race supérieure.

Je me trouvais cet hiver au *five o'clock* d'une de nos belles Juives; elle racontait que son beau-frère Salomon dépense trois cent mille francs par an, et qu'il avait offert à sa fille un superbe collier de perles.

Parmi les femmes indigènes venues pour ad-

mirer notre luxe, je voyais une mère et sa fille que Salomon avait précisément allégées de trois cents mille francs l'année précédente. La petite Française n'a plus de dot; elle épousera l'un de nos employés, ou servira d'institutrice à nos enfants. Mais elle ne se révolte point. Elle et sa mère sont pleines de respect pour la richesse « faite de leur misère », pour l'automobile, l'hôtel, le château historique de la « grande dame » israélite.

Il suffit à Salomon de trouver une fois par an une seule famille française de cette espèce pour soutenir son train, et pour choisir ses gendres dans la noblesse royaliste (Noailles ou La Rochefoucauld), dans la noblesse impériale (Wagram ou Rivoli), dans la noblesse républicaine (Besnard, de Monzie, Cruppi, Crémieux, Renoult-Wormser, Delaroche-Paraf, ou Baudin-Ochs).

La petite Française, coiffée du bonnet de sainte Catherine et les pieds dans la boue, verra monter leur cortège nuptial au grand escalier de la Madeleine.

Nous sommes le peuple élu.

Car il est écrit dans le Traité Hid : « *Dieu a donné aux Juifs pouvoir sur la fortune et sur la vie de tous les peuples.* »

Le Seigneur nous avait livré la vie des Philistins, des Amalécites, des Madianites, des Am-

monites, des Moabites, et ceux de Bethel, et ceux de Rabba, et ceux de Galgala. Nous les avons exterminés ; nous les avons égorgés, crucifiés, pendus, coupés en morceaux, rôtis dans des statues d'airain, déchiquetés vifs sous les scies et les herses de fer. (*Pentateuque. Livre des Rois.*)

Le Seigneur nous a livré la vie des tsars, des grands-ducs, des gouverneurs, des généraux de Russie, et nous en faisons continuellement un grand *chérem* (1) à coups de bombes et de browning.

Mais le Seigneur nous a livré la France pour en faire notre terre d'abondance, et les Français pour en faire nos esclaves.

Sa volonté s'accomplit. Que le nom de Jéovah soit glorifié !

Nous sommes la race supérieure.

---

(1) Massacre, tuerie, « pogrom. »